

A cette époque Villefranche avait en cantonnement dans ses murs le régiment de Bouillon, infanterie, dans lequel MM. de Foudras et de Gressier servaient en qualité de capitaines.

Le 8 mai, jour indiqué pour le prix, fut favorisé d'un temps magnifique. La fête fut brillante; les dames de la ville, rivalisant de toilette et de graces, l'embellirent de leur présence, et contribuèrent ainsi à l'agrément d'une fête, où il semblait d'abord que les hommes seuls étaient appelés à faire tous les frais.

Assurément on ne pouvait laisser passer, sans les reconnaître, ces marques délicates d'un si gracieux concours. D'une commune voix, on décida donc que le lendemain, 9 mai, un bal serait donné à cette intention, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

Quoique Villefranche possédât, à cette époque, murailles hautes, tours fortifiées, bastions et fossés, ce n'était, non plus qu'aujourd'hui, une ville de guerre. Partant les militaires, malgré l'éclat de leur nom et leur bravoure, n'y jouissaient pas de cette considération et de ces égards, dont ils sont toujours environnés dans les villes frontières. Là, une fête n'est belle qu'autant qu'ils y tiennent le premier rang; mais ceci n'a plus lieu dans une ville de commerce ou composée de simples bourgeois. Or, il est présumable que c'est à ces différentes manières de voir et d'agir, qu'il faut attribuer l'oubli inconcevable des chevaliers de l'Arquebuse, d'inviter à ce bal messieurs les officiers du régiment de Bouillon.

Quoiqu'il en soit, quelques-uns de ces officiers en furent piqués; il promirent de s'en venger, et, pour le faire, ils n'avisèrent rien de mieux que d'employer une espièglerie dont malheureusement ils n'étaient point maîtres de calculer les résultats, ni de prévoir les conséquences.

Cependant le bal commence, la joie rayonne de toute part; jamais les femmes n'ont été plus vives, plus spirituelles; ja-